

Claudie Solar : *Pédagogie et Équité*

Ghislaine Vézina

Volume 11, numéro 1, 1998

Éducation et émancipation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057981ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057981ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vézina, G. (1998). Compte rendu de [Claudie Solar : *Pédagogie et Équité*]. *Recherches féministes*, 11(1), 289–292. <https://doi.org/10.7202/057981ar>

COMPTES RENDUS

Claudie Solar (dir.) : *Pédagogie et équité*. Montréal, Éditions logiques, 1998, 258 p.

Claudie Solar a assumé la direction de l'ouvrage et, dès l'introduction, elle définit clairement les concepts du titre. On comprend alors que l'équité comme son contraire sont des constructions sociales apprises et que, en conséquence, il peut s'avérer possible de transformer les pratiques éducatives. Les différents textes s'intéressent à une équité de genre, mais l'ensemble de la théorie vise une perspective féministe inclusive afin de tenir compte de tous les groupes marginalisés. Plusieurs universités sont représentées par les auteures qui, venant de disciplines fort variées, étudient différents champs d'action.

Riche de ses nombreuses années d'expérience en formation et en perfectionnement auprès de femmes autant en milieu éducatif institutionnalisé qu'en milieu communautaire, Claudie Solar a conçu un modèle pouvant servir à la fois à l'analyse des pratiques éducatives d'intervention en place qu'à l'élaboration de nouvelles, modèle qu'elle présente sous le nom de «toile de l'équité». Il est d'ailleurs des plus intéressant de suivre le parcours de l'auteure pour en arriver à livrer sa toile. Comme les théories et les pratiques sur les pédagogies de libération, antiracistes et féministes l'ont également inspirée, elle fait ressortir les notions fondamentales que celles-ci partagent. On constate alors que ces pédagogies sont issues des approches de conscientisation. Solar a dégagé de la littérature sur ces pédagogies de l'équité quatre thèmes récurrents qui «s'inscrivent dans des rapports dialectiques sur des axes dont le continuum va de la pensée à l'action» (p. 31). Elle présente les éléments nécessaires à la compréhension de chacun de ces axes paradigmatiques qui composent sa «toile de l'équité». C'est ainsi que ces pédagogies ont pour mission de «briser le silence par la parole, l'omission par la mémoire, la passivité par la participation active et l'impuissance par la prise de pouvoir» (p. 31). Finalement, l'auteure décrit les caractéristiques des pédagogies féministes, et ce, conformément au canevas précédemment élaboré pour l'ensemble des pédagogies de l'équité.

La plupart des textes de l'ouvrage touchent de près le monde de l'enseignement et de l'apprentissage des femmes. Fran Davis et Arlene Steiger ont mené une recherche à la fois quantitative et qualitative dans des classes de physique au collégial. Elles avaient d'abord établi une certaine relation entre le fait que la réussite dans cette matière relève surtout de l'«ambition de carrière» et de la «vision de soi-même» et la non-persévérance constatée chez les filles dans ces cours. Aussi, dans le but d'aider celles-ci, les chercheuses ont élaboré des stratégies d'enseignement féministe et formé des professeurs et

professeures. Les résultats démontrent des effets assez positifs pour les deux sexes, quoique d'une façon plus importante pour les femmes. Davis et Steiger ont cependant été forcées de constater des limites à leur intervention, notamment en ce qui a trait au critère de «confiance en soi des femmes».

Le texte suivant nous transporte cette fois dans le milieu universitaire. Il y est question de pédagogie féministe pratiquée dans un cours d'intervention féministe à l'Université d'Ottawa. Il est rédigé conjointement par Cécile Coderre, professeure, et Marie-Ève Martel, étudiante, qui ont toutes deux participé à son évaluation après deux ans. Elles s'étaient demandé si les expressions «pédagogie féministe» et «intervention féministe» pouvaient être interchangeables. Avant de nous faire pénétrer dans la salle de cours, Coderre et Martel décrivent les différents paramètres de la pédagogie féministe et révèlent les enjeux de l'intervention féministe, pour enfin relever certains points communs aux deux expressions, tels que les éléments de «relation égalitaire entre formatrice ou intervenante et étudiante ou utilisatrice» et d'«analyse politique féministe des rapports sociaux de sexe» (p. 106). Plusieurs renseignements sur le cours proprement dit sont ensuite fournis. On apprend, entre autres, que les étudiantes ont eu l'occasion de s'approprier certains outils d'intervention durant le cours dont l'outil bien connu en formation de dévictimisation, «Les mensonges qu'Horreur me contait». Après analyse, Coderre et Martel rapportent un bilan relativement positif. Un questionnement demeure cependant quant à l'évaluation formelle d'un tel cours.

Louise Lafortune démontre bien elle aussi son intérêt pour la pédagogie féministe. Elle fait découvrir sa démarche autant individuelle que collective en ce qui concerne l'étude de la situation des femmes en mathématiques. La chercheuse a particulièrement retenu certains facteurs affectifs des plus nuisibles à l'apprentissage de cette matière. Selon elle, pour pallier ce problème, l'intervention en classe devrait toucher le sujet de la situation des femmes en mathématiques, réussir à démythifier cette matière et tenir compte de l'aspect «affectivité». Après quelques tentatives de formation et plusieurs commentaires, Lafortune a dû repenser non seulement le titre de ses sessions de formation mais le contenu également. Elle en est venue à changer l'expression «pédagogie féministe» pour «pédagogie de l'équité» afin d'attirer davantage le personnel enseignant, peu importe son sexe. L'auteure consacre donc une partie de son texte à décrire les points qui expliquent le mieux ce qu'est une pédagogie de l'équité. Avant de conclure, Lafortune fait part de ses inquiétudes quant aux répercussions d'un tel choix stratégique et propose plusieurs pistes de réflexion. Elle est toutefois persuadée qu'une pédagogie davantage équitable pourrait certainement aider à contrer le décrochage scolaire...

Chantal Saint-Pierre, quant à elle, traite du programme de formation à l'Université du Québec à Hull qui s'adresse surtout à des infirmières plutôt expérimentées. Constatant le manque de confiance en soi de ces infirmières et partant du fait qu'elles vivent probablement le même type de rapport de domination au travail que dans la vie privée, l'équipe de professeures en sciences infirmières a mis sur pied un corpus pour susciter la conscientisation. Leurs pratiques pédagogiques proviennent en bonne partie de la pensée d'Ellis qui voit l'apprentissage comme un processus où l'étudiante porte la «responsabilité de s'autodiriger». L'enseignante joue alors le rôle de guide et de personne-ressource. Le modèle d'apprentissage expérientiel de Kolb a

également été privilégié et Saint-Pierre trace les grandes lignes de cette approche holistique. Elle décrit quelques cours obligatoires du programme qui visent la connaissance de soi, remettent en question le leadership des infirmières et les encouragent à faire reconnaître leur expérience par l'octroi d'unités. Enfin, elle présente certaines méthodes pédagogiques utilisées pour permettre un travail de réflexion et d'abstraction.

Pour sa part, Anita Caron dresse l'historique des études féministes à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), dont les balbutiements remontent à 1972 avec un cours d'histoire qui portait surtout sur la «situation des femmes». Quatre années plus tard, une organisation multidisciplinaire structurée voit le jour pour conscientiser la population étudiante à la condition d'aliénation des femmes. L'auteure raconte que, petit à petit, les professeures féministes en sont venues à un enseignement versé de plus en plus dans «une approche critique et novatrice de l'interprétation» de différentes disciplines (p. 196), leurs réflexions les ayant conduites à penser les femmes en tant que «sujets». Caron démontre que l'évolution a été rendue possible grâce à une collaboration étroite entre universités, entre départements d'une même université, de même qu'entre la recherche universitaire et les groupes de femmes qui exprimaient leurs besoins. Elle donne l'exemple des programmes d'études féministes donnés par l'Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM. Ce travail de solidarité a réussi, souligne l'auteure, à faire des études féministes un «champ d'études officiellement reconnu» (p. 205).

Trois chercheuses, Karen Messing, Lucie Dumais et Ana María Seifert, dont deux font partie du Centre pour l'étude des interactions biologiques entre la santé et l'environnement (CINBIOSE), ont collaboré à la rédaction du texte sur la santé des femmes. Leurs recherches portent sur le problème de santé des femmes attribuables au milieu de travail. Elles visaient à trouver des moyens pour donner du pouvoir aux travailleuses devant leur employeur. Il faut se situer dans un contexte où l'objectivité scientifique en la matière appartient au monde médical, lequel n'a pas particulièrement étudié cette question. L'approche scientifique choisie par les chercheuses rejetant la généralisation, il s'avère encore plus important de tenir compte du point de vue des travailleuses. Le CINBIOSE a vécu des expériences de recherche-action et de formation auprès de deux groupes de travailleuses différents, des caissières et des enseignantes, conjointement avec les comités de condition féminine de leurs centrales syndicales. L'information devait circuler de part et d'autre dans des délais raisonnables pour mener assez rapidement à la transformation de ces milieux de travail. Les auteures expliquent que leur démarche répond bien ainsi à certains critères de la pédagogie féministe.

Claudie Solar revient à la fin de l'ouvrage pour d'abord passer en revue les plus importants mouvements sociaux qui ont participé à l'évolution de la problématique de l'équité en Amérique du Nord et qui ont rendu possible la transformation des pratiques éducatives. Elle conduit ensuite une analyse des plus passionnantes des textes de l'ouvrage selon chacun des axes paradigmatiques de la toile de l'équité, soit le rapport à la parole, à la mémoire, à la participation active et à la prise de pouvoir.

Le contenu de *Pédagogie et équité* m'ayant énormément stimulée, j'imagine facilement qu'il pourra rejoindre de la même façon les personnes qui côtoient de près ou de loin le monde de l'enseignement et les autres qui se

préoccupent de justice sociale. J'ajoute qu'il est vraiment fascinant de prendre connaissance de l'ensemble de la démarche de certaines chercheuses et encourageant de constater certains résultats positifs qui démontrent l'importance de poursuivre la recherche et l'intervention en matière de pédagogie féministe.

*Ghislaine Vézina
Diplôme d'études féministes
Université Laval*

Collectif Laure-Gaudreault : *Femmes, éducation et transformations sociales*. Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1997, 343 p.

Ce livre est le produit du travail commun d'un noyau d'auteures : Claudine Baudoux, Pierrette Bouchard, Renée Cloutier, Pauline Fahmy, Roberta Mura et Diane Veillette. Thérèse Hamel a aussi participé à l'orientation du projet. Ensemble, elles ont décidé de faire le point sur la problématique des femmes et les transformations sociales dans leur champ de travail, qui est celui de l'éducation. Les auteures reconnaissent que c'est un début pour un travail à caractère encyclopédique consistant en une analyse féministe des trois thèmes mentionnés dans le titre. Elles espèrent que d'autres voix de femmes et de groupes de femmes à l'échelle locale, nationale et internationale viendront compléter ce projet ambitieux. En adoptant le nom de Laure Gaudreault, les membres du collectif ont reconnu en elle la pionnière du mouvement syndical enseignant au Québec et une figure marquante du syndicalisme et du féminisme québécois. Dans une brève introduction, Fernande Thiffault-Ouellet apporte son témoignage personnel quant à la vie et au travail de Laure Gaudreault. C'est là un début fort intéressant pour souligner le triple thème de *Femmes, éducation et transformations sociales*. Ces thèmes sont exposés dans dix chapitres.

Pauline Fahmy et Pierrette Bouchard présentent d'abord le cadre conceptuel de l'ouvrage en développant les dimensions psychologiques et sociopolitiques de l'éducation dans le premier chapitre, pour conclure que la pédagogie féministe se présente comme un moyen de transformation sociale. Dans le chapitre 2, Pierrette Bouchard, Jean-Claude St-Amant et Jacques Tondreau mettent en lumière, par l'entremise d'entrevues de groupes, la façon dont se manifestent «la socialisation sexuée, [la] soumission et [la] résistance chez les garçons et les filles de troisième secondaire au Québec». Leurs conclusions vont à l'encontre des discours familiaux que l'on entend dans les médias et les milieux de recherches plus traditionnels. Leur travail suggère ainsi que les groupes les plus progressistes sur l'échelle du changement social sont les «performantes» et les «performants» de milieu socio-économique faible : «les filles et les garçons de ces groupes sont les plus décidés à refuser la catégorisation de sexe, les filles plus encore que les garçons» (p. 82). Dans le troisième chapitre, Pierrette Bouchard, Jean-Claude St-Amant et Jacques Tondreau nous présentent les résultats de leurs recherches sur la représentation que les jeunes se font de l'école, du travail scolaire et du soutien parental. C'est un début illustrant bien le travail de recherche qui reste à faire pour montrer clairement la fabrication des idéologies dans lesquelles on insiste sur les différences de nature entre garçons et filles. Claudine Baudoux et Albert